

negras, de gargantas sombrías y de monótonos bosques que forman el terreno mas elevado de la Borgoña, entre Semur y Dijon, á cuatro ó cinco leguas de la ciudad; pais áspero y salvaje; aire ardiente, cielo cubierto de nubes; Siberia francesa, triste como el Norte; region de pastores y de leñadores, donde se camina horas enteras sin ver otra cosa que una encina y un rebaño. Las líneas del horizonte, fijas todas por la oscuridad de los bosques que las cubren, rectas y angostas, como murallas tiradas á cordel, y que todas se dibujan en el pardo cielo. Es la monotonía de los desiertos entre el Cairo y el mar Rojo, antes que los árboles se hayan cambiado en cenizas y las rocas en lavas.

En un terreno estrecho, inmediato á aquellas gargantas, se encuentra el castillo de Urcy, verdadero sitio abacial. Por entre las ramas de las grandes encinas se distinguía su inmensa fachada, llena de elegantes balaustradas, sus quince balcones con su barandal de hierro con escudos dorados, que atestiguan la mas pura arquitectura italiana, desterrada en el centro de aquella comarca de Druidas. Ese castillo, dicen los paisanos de las inmediaciones, fué edificado para las estrellas, porque solo ellas pueden verlo. Está á media hora de camino de la aldea. Una magnífica ermita, un contrasentido entre el esplendor del edificio y su situacion; tal es su carácter. Inmensos jardines cortados al filo de la hacha, sobre los bosques que los rodean. Esos jardines no están ni pueden estar nivelados: siguen las ondulaciones del terreno, aquí abiertos, allá cerrados por las montañas, los llanos, las gargantas profundamente encajonadas bajo las rocas; desmontes parciales anegados en los follages de las colinas. Catorce fuentes raras é imperceptibles brotando de aquellas rocas y recogidas en dilatados conductos subterráneos, que las derraman por todas partes en conchas bullentes, en tazas de piedra, en delfines de verde musgo, en tanques redondos, ovalados, cuadrados, de todas formas y de todos tamaños. Una de ellas arrastra una barca, y yo me complacia en desatar la

cadena y dejarla surcar las ondas entre los juncos. La fuente que vierte continuos raudales de agua y que nunca cesa de hervir, se llama la fuente del *Hogar*, por el nombre de una haya secular que la cubre, formando con sus ramas un prolongado círculo de sombra. Esa fuente es la que celebré un dia, volviéndome á besar su querida espuma, bajo el título de:

LA SOURCE DANS LES BOIS. (*)

Source limpide et murmurante
Qui, de la fente du Rocher,
Jaillis en nappe transparente
Sur l'herbe que tu vas coucher;

Le marbre arrondi de Carrare,
Où tu bouillonnais autrefois,
Laisse fuir ton flot qui s'égare
Sur l'humide tapis des bois.

Ton dauphin verdi par le lierre
Ne lance plus de ses naseaux,
En jets ondoyans de lumière,
L'orgueilleuse écume des eaux

Tu n'as plus, pour temple et pour ombre,
Que ces hêtres majestueux

(*) Siendo urgente la impresion de este pliego, para cubrir la entrega de la Civilizacion, y demandando algun tiempo la traduccion de los siguientes versos, para que salga correcta, me ha parecido conveniente ponerlos en el original frances, reservando la traduccion para el fin de la obra, lo que pongo aquí por nota para inteligencia de los lectores.—*El traductor.*

Qui penchent leur tronc vaste et sombre
Sur tes flots dépouillés comme eux

La feuille, que jaunit l'automne,
S'en détache et ride ton sein,
Et la mousse verte couronne
Les bords usés de ton bassin.

Mais tu n'es pas lasse d'éclorre;
Semblable à ces cœurs généreux
Qui, méconnus, s'ouvrent encore
Pour se répandre aux malheureux.

Penché sur ta coupe brisée,
Je vois tes flots ensevelis
Filtrer comme une humble rosée
Sur les cailloux que tu polis.

J'entends ta goutte harmonieuse
Tomber, tomber, et retentir
Comme une voix mélodieuse
Qu'entre coupe un tendre soupir.

Les images de ma jeunesse
S'élèvent avec cette voix;
Elles m'inondent de tristesse,
Et je me souviens d'autrefois.

Dans combien de soucis et d'âges,
O toi que j'entends murmurer!
N'ai-je pas cherché tes rivages
Ou pour jouir ou pour pleurer?

A combien de scènes passées
Ton bruit rêveur s'est-il mêlé?
Quelle de mes tristes pensées
Avec tes flots n'a pas coulé?

Oui, c'est moi que tu vis naguères,
Mes blonds cheveux livrés au vent,
Irrite tes vagues légères
Faites pour la main d'un enfant.

C'est moi qui couché sous les voûtes
Que ces arbres courbent sur toi,
Voyais, plus nombreux que ces gouttes,
Mes songes flotter devant moi.

L'horizon trompeur de cet âge
Brillait, come on voit, le matin,
L'aurore dorer le nuage
Qui doit l'obscurcir en chemin.

Plus tard, battu par la tempête,
Déplorant l'absence ou la mort,
Que de fois j'appuyai ma tête
Sur le rocher d'où ton flot sort!

Dans mes mains, cachant mon visage,
Je te regardais sans te voir,
Et, comme des gouttes d'orage,
Mes larmes troublaient ton miroir.

Mon cœur, pour exhaler sa peine,
Ne s'en fiait qu'à tes échos,
Car tes sanglots, chère fontaine,
Semblaient répondre à mes sanglots.

Et maintenant; je viens encore,
Mené par l'instinct d'autrefois'
Ecouter ta chute sonore
Bruire à l'ombre des grands bois.

Mais les fugitives pensées
Ne suivent plus tes flots errans
Comme ces feuilles dispersées
Que ton onde emporte aux torrens.

D'un monde qui les importune
Elles reviennent à ta voix,
Aux rayons muets de la lune
Se recueillir au fond des bois.

Oubliant le fleuve où t'entraîne
Ta course que rien ne suspend,
Je remonte de veine en veine
Jusqu'à la main qui te répand.

Je te vois, fille des nuages,
Flottant en vagues de vapeurs,
Ruisseler avec les orages
Ou distiller au sein des fleurs.

Le roc altéré te dévore
Dans l'abîme où grondent ses eaux;
Où le gazon, par chaque pore,
Boit goutte à goutte tes cristaux.

Tu filtres, perle virginale,
Dans des creusets mystérieux,
Jusqu'à ce que ton onde égale
L'azur étincelant des cieux.

Tu parais ! le désert s'anime;
Une haleine sort de tes eaux.
Le vieux chêne élargit sa cimé
Pour t'ombrager de ses rameaux.

Le jour flotte de feuille en feuille;
L'oiseau chante sur ton chemin,
Et l'homme à genoux te recueille
Dans l'or ou le creux de sa main.

Et la feuille aux feuilles s'entasse,
Et fidèle au doigt qui t'a dit:
Coule ici pour l'oiseau qui passe!
Ton flot murmurant l'avertit.

Et moi, tu m'attends pour me dire:
Vois ici la main de ton Dieu!
Ce prodige que l'ange admire,
De sa sagasse n'est qu'un jeu.

Ton recueillement, ton murmure
Semblent lui préparer mon cœur;
L'amour sacré de la nature
Est le premier hymne à l'auteur.

A chaque plainte de ton onde
Je sens retentir avec toi
Je ne sais quelle voix profonde
Qui l'annonce et le chante en moi.

Mon cœur grossi par mes pensées,
Comme tes flots dans ton bassin,
Sent, sur mes lèvres oppressées,
L'amour déborder de mon sein.

La prière brûlant d'éclorre
S'échappe en rapides accens,
Et je lui dis: Toi que j'adore
Reçois ces larmes pour encens.

Ainsi me revoit ton rivage
Aujourd'hui, différent d'hier;
Le cygne change de plumage,
La feuille tombe avec l'hiver.

Bientôt tu me verras peut-être
Pendant sur toi mes cheveux blancs
Cueillir un rameau de ton hêtre
Pour appuyer mes pas tremblans.

Assis sur un banc de ta mousse,
Sentant mes jours prêts à tarir,
Instruit par ta pente si douce,
Tes flots m'apprendront à mourir.

En les voyant fuir goutte à goutte
Et disparaître flot à flot,
Voilà, me dirai-je, la route
Où mes jours les suivront bientôt.

Combien m'en reste-t-il encore?
Qu'importe? Je vais où tu cours;
Le soir pour nous touche à l'aurore:
Coulez, ô flots! coulez toujours!

XLVIII.

Amaba aquel lugar, aquel tío y aquellos antiguos domésticos que me habían visto niño, y para quienes mi llegada á su desierto era un recuerdo y un motivo de alegría para sus corazones, una variedad en su vida, un movimiento en su uniformidad; amaba hasta los perros y los inmensos rebaños de corderos que un pastor verdaderamente homérico, el anciano Santiago, gobernaba

como Euméo en *Ithaca*, con el orgullo de un jefe por su pueblo, y el cuidado de una madre por sus hijos; amaba, sobre todo, á una excelente muger que gobernaba el castillo y los numerosos criados, con esa dulzura y bondad que no permite la resistencia, que previene las rivalidades, que hace amar la disciplina, porque se ama lo que ella impone. Antigua amiga de mi tío, amada por toda la familia, sensible, activa, desinteresada, intercediendo por todos segun lo exigian las circunstancias, de un aspecto agradable, bajo el vestido modesto, propio, semi-mundano y semi-monástico, que formaba la hermana gris de aquel convento rural. Me trataba como al futuro heredero de aquellos dominios; me mimaba, como al niño siempre pródigo del castillo. Me preparaba el cuarto mejor y mas alegre; hacia que mi tío comprase, para cuando yo llegaba, los mejores perros de caza y el mas bonito caballo que podia hallarse en aquellas montañas. Vive todavía, y me escribe de tiempo en tiempo cuando llega mi nombre á sus oídos por alguna casualidad del destino. Es una idea feliz la de dar de esta manera, en una numerosa familia, el gobierno doméstico á las mugeres. Su voz dulce templaba el imperio por el afecto; su mano débil deja flotar las riendas de la autoridad y de ese modo previene las revueltas y las resistencias. Se resiste á quien impone, raras veces á quien inspira. El gobierno de una casa, cuando no hay madre de familia, es una idea de genio como todos los instintos.

Mi tío era el hombre mas amante; tenia un corazón demasiado tierno y un bellissimo carácter; era, en fin, el mejor de los miembros de la familia. No sabia odiar, resistir ni mandar; solo agradar y complacer. Se descargaba de todo con mi padre ó con madama Royer, su primer ministro. Me amaba con la ternura de un amigo, mas que con la severa autoridad de un tío. Yo correspondia á su predilecta ternura. La bondad ha sido siempre para mí un irresistible iman; los demas méritos del hombre ó de la muger, se borran ante ella. La bondad es la virtud. No trabaja uno sobre sí mismo toda su vida, por esfuerzos ó por

preceptos sobrenaturales, mas que para llegar á esa perfeccion que ciertos séres han recibido al nacer. Mi tio habia recibido ese don, y los únicos defectos, aunque ligeros, que le hiciesen alguna sombra, podian llamarse gracias, porque no eran mas que escesos ó debilidades agradables de aquella bondad. Júzguese si yo seria dichoso á su lado.

Ver salir el sol por sobre las copas de las encinas del parque; abrir mi ventana para que las golondrinas revoloteasen libremente en mi habitacion; leer, recostado en mi lecho, los antiguos libros de la biblioteca, escuchando los rumores que subian del patio principal ó de los otros; oir las campanillas del chivo, que guiaba el rebaño de borregos, saliendo despues de haber desaparecido el rocío; levantarme para desayunarme con mi tio, con la nata que producian sus vacas y la dorada miel de sus colmenas; recorrer, conversando con él, desde el salon hasta la biblioteca, desde los establos al jardin; entrar en las horas calurosas; salir solo, con un fusil ó un libro bajo del brazo, cuando descendia un poco el sol; ó montar mi caballo salvaje, con sus sedosas crines esparcidas hasta sobre el lomo y que cubrian sus ojos: arrojarme al galope entre las zullas, sembradas de flores; descender despues á las gargantas encajonadas en el fondo de los bosques, donde era preciso, para deslizarse bajo las ramas, tenderse sobre el pescuezo del caballo; errar de aquella manera, sin objeto, descubriendo ya un claro en la floresta, ya un manantial ó una familia de cabritos espantados con el ruido; perderme voluntariamente, durante horas enteras, para encontrarme á algunos pasos del castillo; volver al paso gozando de la frescura de la tarde; comer, conversar, leer, escuchar las aventuras de la vida de los abates en Versalles y en Paris, en el antiguo régimen; adormecerme oyendo aquellas relaciones, y cuando el sueño se apoderaba de mí, subir la escalera principal, atravesar las inmensas salas, sonoras como el vacío, que conducian á mi aposento; dormirme, leyendo las páginas de un filósofo ó de un poeta, para comenzar al despertar, las mismas jornadas y

veladas. ¡Esta era mi vida siempre que podia ir á pasar los mas insensibles y rápidos meses de mi juventud, en aquella soledad, monasterio de libertad, de ocio, de indiferencia, de lectura, de meditacion y de amistad! Las mejores sombras de aquellos árboles que reverdecen aún, han tapizado el suelo de aquellos jardines para mí. Las circunstancias y la distancia, me obligaron despues de la muerte de mi tio, á vender aquellos árboles que producian las sombras y los murmullos que arrojaban aquellas aguas. ¡Ojalá y sean para otras generaciones tan hospitalarias y tan queridas como lo fueron para mí!

Me gustaba sobre todo descansar bajo las elevadas hayas que cubrian la fuente del *Hogar*, siempre frecuentada por las merlas, que iban allí á apagar su sed, y que no se espantaban al acercarme. Se hallaban tan cargadas de ramas, y estas ramificadas por tantos filamentos cargados de hojas, que apenas se percibia, á través del tejido de su ramage, el limpido estanque que brillaba al pié, bajo los álamos. ¡Oh! que no pueda uno llevar consigo, al cambiar de habitacion, sus sitios predilectos! ¡Yo me habria llevado aquel!

Allí fué donde gocé de la soledad hasta la embriaguez; nunca hasta la saciedad.

